

H W A N G   S O K - Y O N G

SHIM CHONG,  
FILLE VENDUE

*Roman traduit du coréen  
par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet*

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

Titre original :  
*Shim Chong, Yongkoteu kil*

*Shim Chong, fille vendue* a été traduit avec le concours  
de l'Institut coréen de la traduction littéraire, Séoul.

© Hwang Sok-yong.  
© Zulma, 2010 pour la traduction française ;  
2018, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
ou sur *Shim Chong, fille vendue*,  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

I.  
LA RÉINCARNATION

---

Elle sombrait dans les abysses. Au plus ténébreux des profondeurs de la mer, elle ondoyait sur un voile de soie animé d'une légère oscillation. Une sorte de muraille s'étirait devant ses yeux comme si elle s'enfonçait dans la béance vertigineuse d'un puits.

« Ah ! sauvez-moi ! »

Le cri de Chong ne sortit point de sa gorge. Il n'avait retenti que dans sa tête. Tout à coup, elle eut le sentiment de percuter, dans un bruit assourdissant, le fond glacé du gouffre. Presque aussitôt, ce même voile de soie qui l'entraînait la repoussa vers le haut. Elle prit son essor, doucement, en direction de l'ouverture ; le mur de pierre glissait désormais en sens inverse. Les reins courbés en arc, la tête renversée, c'est du menton qu'elle toucha en premier le ciel. Propulsée soudain hors du puits, elle atterrit brutalement dans un recoin.

Les paupières entrouvertes, elle discerna un minuscule cabanon de planches. Tâtonnant des deux mains, elle ne fut pas longue à se découvrir gisant sur une natte grossière de bambou. Le sol s'inclina, Chong bascula et vint heurter la paroi opposée. Une porte lui apparut juste en face, avec, dans sa partie haute, un grillage rectangulaire qui laissait passer l'air. En prenant appui contre le mur incliné, elle parvint à s'en approcher et put s'agripper à la poignée ; celle-ci, solidement fixée, était en bois, de forme arrondie. Chong poussa la porte

qui ne céda que de quelques centimètres ; un cadenas devait la fermer de l'extérieur. Lorsque le cabanon s'inclina dans l'autre sens, elle se cramponna à la poignée et, de l'autre main, s'accrocha au grillage.

Par cette ouverture, elle put enfin distinguer l'avant du bateau. Elle vit la vague se briser contre son bord et l'écume s'abattre sur le pont. Il faisait sombre. Dans le ciel couvert de nuages noirs, elle remarqua quelques taches plus claires. Était-ce le petit matin, la tombée de la nuit ? Comme sa prison donnait directement sur une coursive desservant le pont, elle voyait d'un côté le bord et de l'autre une paroi de bois, mais nul humain. Les vagues qui se brisaient sur les planches ruisselaient en traînées écumeuses jusqu'à la porte.

Deux silhouettes apparurent au bout de la coursive. Elles avançaient d'un pas malaisé en prenant appui contre les rambardes. Chong lâcha la grille et la poignée de la porte, elle se laissa glisser au sol et se réfugia dans un coin. Elle s'y tenait accroupie quand la porte s'ouvrit dans un claquement sonore. Le vent marin s'engouffra dans l'étroit cabanon. L'un des hommes tendit une lampe à hauteur de sa tête, puis il s'adressa à son compagnon dans une langue incompréhensible. Tous deux pénétrèrent dans la cabine ; ils repoussèrent la porte derrière eux et s'accroupirent. L'un portait un chapeau rond et une veste bleue à col ouvert, l'autre, les cheveux en chignon, avait le front ceint d'une serviette de coton blanche. Ce dernier demanda tout bas à Chong :

— Tu as repris tes esprits ?

Chong restait silencieuse, pelotonnée dans son coin.

— Tu ne me reconnais pas ? C'est moi qui t'ai amenée ici.

Elle scruta son visage dans la lumière de la lampe.

C'était, en effet, le marchand coréen qu'elle avait aperçu au marché de Hwangju. Comme le Chinois à la veste bleue lui chuchotait quelque chose, le marchand reprit :

— Tu es trempée. Tiens, mets ça.

Il jeta un paquet de vêtements à ses pieds avant d'ajouter :

— On sort un moment, pendant ce temps, change-toi.

Les deux hommes s'esquivèrent après avoir suspendu la lampe à la poignée. Chong porta alors les yeux sur son corps : elle était tout de blanc vêtue, on aurait dit un habit de deuil ; son accoutrement était encore tout mouillé. Elle défit les nœuds de la courte veste puis de la jupe. En jupon, elle remonta ses genoux sous son menton pour dissimuler sa poitrine, puis elle défit le paquet. Elle enfila le pantalon noir qui ressemblait à un sous-vêtement coréen et le noua à la taille ; puis une ample veste de soie à boutons de tissu dont le col lui montait jusqu'aux oreilles. Le haut du visage du Coréen se carra derrière la grille :

— Qu'est-ce que tu fous ? Allez, grouille-toi...

Elle plia avec soin la veste et la jupe coréennes qu'elle venait de quitter. Elle s'appliquait à les assembler en un carré parfait quand la porte s'ouvrit de nouveau. Le Chinois se baissa, s'empara du paquet d'un geste vif. Avant de la laisser sortir, le Coréen lui demanda :

— Comment t'appelles-tu déjà ?

— Chong, répondit-elle d'une voix à peine audible.

— Et ton nom de famille ?

— Shim.

— Tu as quel âge ?

— Quinze ans.

— Rappelle-toi bien que, désormais, tu n'es plus Shim Chong.

Elle se garda de demander qui elle était censée être. Le marchand examina la jeune fille silencieuse :

— Finis de t'habiller, ensuite tu suivras ce monsieur.

La porte s'ouvrit de nouveau et le vent tourbillonna féroce­ment dans la cabine. Quand elle se referma, une calme pénombre envahit la pièce. La lampe était partie avec ses visiteurs. Par la grille, Chong vit s'éloigner, puis disparaître, la lumière. Elle remarqua un crochet métallique au sommet de la porte ; après un moment d'hésitation, elle l'actionna et un volet s'abaissa devant la grille. Une fois posément verrouillé, l'obscurité devint totale. Assise sur la natte, Chong tâtonnait le sol autour d'elle. Auparavant, certains objets lui étaient apparus dans la cabine, comme ces deux oreillers en lattes de bambou tressées. En poussant plus loin l'exploration, elle palpa un panier d'osier qu'un récipient métallique muni d'un couvercle em­plissait complètement. Chong s'entendit prononcer : « Le pot de chambre. »

Elle défit les nœuds du sous-vêtement pour s'y asseoir. Comme elle se retenait depuis fort longtemps, un flux abondant et puissant la délivra, à croire qu'elle se vidait de toute sa substance liquide. Ses fesses, aisément soustraites aux regards lorsqu'elle portait une jupe, étaient impossibles à cacher avec ce pantalon. Bien que personne ne fût là pour la voir, elle se couvrit le postérieur de ses deux mains.

La soie crissait à chacun de ses mouvements. La gêne éprouvée au début s'estompa ; elle s'y habitua et finit par se sentir toute douillette.

« Si je ne suis pas Shim Chong, qui suis-je alors ? »

Bientôt, le Coréen vint la conduire vers l'avant du bateau par une coursive qui longeait la courbure des bordages. Le roulis rendait leurs pas incertains. Ils

parvinrent dans une cabine assez grande qu'éclairaient plusieurs lampes pourvues d'abat-jour en tissu et suspendues au plafond. Il y faisait aussi clair que dans un salon où l'on eût donné une fête. Deux commerçants chinois habillés de soie, coiffés d'un calot d'où descendait une longue natte de cheveux, ainsi que trois matelots en veste courte, les accueillirent. Un petit autel était dressé contre la paroi qui donnait du côté de la proue, avec, de part et d'autre, un chandelier de cuivre où se consumait une bougie rouge. Devant, sur une table basse, des mets assez simples avaient été disposés sur des assiettes en bois. Il y avait aussi une coupe de riz, une carafe en porcelaine à col de cygne et quelques verres. Chacun, ici, accomplissait sans un mot son ouvrage, tous semblaient très bien savoir ce qu'on attendait d'eux. Le Chinois venu avec le marchand coréen présenta les vêtements trempés de la jeune fille. Un matelot les étendit sur le sol. Puis il posa dessus une sorte de grande poupée de paille qui se trouvait là, dressée contre la cloison. Le pantin avait des bras et des jambes de paille solidement fixés au tronc ; une grosse calebasse tenait lieu de tête ; des yeux, un nez et une bouche y étaient peints. Pour montrer qu'il s'agissait d'une fille, on avait étalé du fard bien rouge sur les joues et une toute petite bouche était dessinée. Le matelot fit passer les bras de paille dans les manches de la veste de Chong, puis il ajusta la jupe. Les jambes, trop courtes, n'arrivaient qu'à mi-hauteur du vêtement ; ainsi vêtu, le pantin avait toute l'apparence d'une figure humaine. Le marchand coréen prit un pinceau et, sur le vêtement, il écrivit : « Ceci est l'âme de Shim Chong, née à telle heure, tel jour, à Hwangju, royaume de Hædong. » Son compère s'approcha à son tour de la figurine et colla sur la calebasse qui tenait lieu de visage une feuille de papier

jaune décorée d'un dragon, portant une inscription pourpre calligraphiée en caractères chinois : « Que le roi de la mer Jaune veuille bien accepter cette offrande. » Ils plièrent à mi-corps le pantin afin de l'asseoir devant l'autel, et la cérémonie put commencer.

Le capitaine fit trois amples révérences. Il alluma des bâtons d'encens qu'il éleva au-dessus de son crâne avant de les ficher dans le brûle-parfum. Puis il déposa sur l'autel un verre rempli d'alcool par un matelot, avant de s'incliner à nouveau trois fois. Les marchands, l'un après l'autre, firent de même tandis que les marins se rassemblaient pour rendre hommage au roi de la mer. La cérémonie achevée, tous montèrent sur le pont, à la poupe du bateau. Le matelot qui avait trimbalé le pantin sous son bras le dressa au-dessus de lui. Les autres s'inclinèrent pour prier, les mains jointes. Alors le matelot jeta la figure de paille dans l'eau sombre. Elle tomba à la verticale dans les flots rugissants qui l'engloutirent aussitôt.

Au chant du coq, Chong se réveilla dans l'obscurité.  
« Ce bateau m'aurait-il ramenée à mon village ? »

Mais elle n'eut pas le courage d'ouvrir la porte pour voir et songea qu'elle avait dû se tromper. Le bateau oscillait doucement à présent, le vent s'était apaisé. Elle avait encore sommeil.

« Trois jours seulement que j'ai quitté ma maison et mon village aux pêcheurs ; mais pourquoi tout me paraît-il déjà si lointain, si flou ? »

Elle croyait entendre le toussotement de son père aveugle dans sa chambre enténébrée. Et le ronflement de sa belle-mère, la Paingdok, qui, rentrée fort tard d'une cérémonie, dormait étendue de tout son long sur le *maru*. Au lieu de préparer le dîner, la bonne femme



sommeillait tout habillée dans son costume de chaman, veste et manteau bariolés. Le sabre sacré et les grelots qu'elle n'avait pas pris la peine de ranger dans le petit sanctuaire prévu à cet effet gisaient pêle-mêle sur le plancher. C'est Chong qui préparait le repas de son père avec les offrandes ramenées par la mère Paingdok qui venait d'officier. Elle séparait les viandes grillées, les poissons à faire revenir sur le feu, les galettes de riz et le riz blanc refroidi qu'il fallait maintenant réchauffer dans la marmite. Lorsqu'elle s'installait devant le feu où flambaient des branches de pin, elle pensait toujours à sa défunte mère, décédée peu après sa naissance.

Son père lui rappelait souvent que sa mère l'appelait « le petit Bodhisattva Avalokiteçvara ».

Chong se voyait flottant au ciel sur une mer de nuages. Au loin, elle apercevait le palais aux toits de tuiles où résidaient le Bouddha et les onze Bodhisattvas ; sous la mer de nuages s'étendaient les villages des humains. Le Bouddha désigna l'un des Bodhisattva et lui dit : « Si les mœurs des hommes et des femmes sont si dissolues, c'est à cause de tes péchés. Retourne dans le monde sous une forme féminine et fais-toi un devoir d'éveiller les consciences. »

De sa main, le Bouddha Çakyamuni indiqua une voie, et un chemin de lumière s'ouvrit entre les nuages.

Chong aperçut une arche étincelante au-dessus d'une chaumière. C'était au fond d'un maigre village ; les maisons étaient blotties côte à côte au pied d'une montagne. Une femme dormait, les jambes repliées, un bras sous la tête en guise d'oreiller. Cette scène, elle l'avait si souvent vue qu'il lui sembla se trouver devant les panneaux d'un paravent familier. Un parfum de lilas des Indes embaumait l'air près de la petite maison, des nuages colorés planaient dans le ciel. Le Bodhisattva

Avalokiteçvara glissa en bas de l'arche de lumière, vêtu d'un habit céleste tissé de fils d'or et d'argent, un bandeau flottant à la taille et le front ceint d'une couronne de jade ; il surgit devant la femme Kwak qui venait de s'assoupir après avoir achevé un fastidieux travail de couture, son gagne-pain. Le Bodhisattva dont la destinée était de devenir Chong lui déclara : « Femme, je suis le Bodhisattva Avalokiteçvara de la mer du Sud. J'ai commis des fautes et je dois me réincarner en un être humain. Mon sort est de vivre chez toi. Çakyamuni m'a chargé de servir le monde, veuille s'il te plaît m'accueillir, prends pitié de moi. »

Quelque temps après avoir fait ce rêve, la femme Kwak donna naissance à une fille, mais elle décéda en couches. Shim, le père aveugle du nouveau-né, fut contraint d'aller frapper aux portes pour quémander du lait. Avant de rendre son dernier souffle, l'accouchée lui avait confié : « Mon cher époux, j'aurais tant aimé vivre cent ans en ta compagnie, mais mon destin ne m'accorde pas davantage de jours. Que ma vie s'arrête là ne m'attriste pas plus qu'il se doit, mais ce qui me désole, c'est de te laisser, toi, mon pauvre époux. Je m'apitoie sur ton sort. Je vois le mal de chien que tu te donnes pour marcher avec ta canne, en tâtonnant ; parfois tu tombes dans un trou, parfois tu butes contre un caillou, et je te vois pleurer sur ta pitoyable condition. Et moi, je dois abandonner cette enfant que j'ai eue à plus de quarante ans, avant même d'avoir pu lui donner le sein ! Comment feras-tu pour nourrir une fille sans mère, de quel lait la nourriras-tu, comment l'habilleras-tu au printemps, en été, en automne, en hiver ? Ma petite chérie, le ciel est sans merci, les dieux sont sans cœur. Ah ! si seulement j'avais pu enfanter plus tôt, si seulement j'avais pu vivre plus longtemps !

Mourir après avoir donné naissance à une petite fille ! Quel péché ai-je commis pour en être sitôt séparée ? Mon cher époux, entends bien ceci : tu lui donneras le nom de Chong ; dans les tiroirs de mon armoire, tu trouveras les *norigæ* que j'ai confectionnés il y a bien longtemps en songeant à ma future fille, n'oublie pas de les lui donner en présent et, quand elle se mariera, accroche-les à la boutonnière de son boléro. »

Toute petite, Chong guidait son père dans le village en tenant l'extrémité de sa canne.

Lorsque l'enfant eut dix ans, la mère Paingdok, du village voisin, rencontra le père de Chong dans une veillée funèbre où il récitait des sùtras bouddhiques. Le soir même, elle vint vivre avec lui. Puisque la mère Paingdok gardait désormais la maison, la fillette put aller travailler comme bonne chez Maître Shang. Le soir, bien des fois, Chong dut traîner sa belle-mère jusqu'à sa chambre et la mettre au lit, sans quoi la marâtre serait restée étendue de tout son long sur le grand *maru* après sa journée de sorcellerie.

Ce jour-là, avant de partir au travail, Chong était allée prendre des nouvelles de son père. Quand elle frappa à la porte, ce fut la mère Paingdok qui, échevelée, tresse défaite, montra son nez, bâillant à s'en décrocher la mâchoire :

— Aujourd'hui, ne va pas travailler, ton père et moi nous allons officier à des obsèques, tu garderas la maison.

— Vous accompagnerez mon père ?

— Bien sûr, il doit battre le gong et réciter les sùtras.

Ils partirent tous les deux le matin, mais à midi, la mère Paingdok était revenue seule. Elle tendit à Chong des galettes à l'armoise et au pollen de pin reçues au

cours de la cérémonie ou achetées en route. Qu'est-ce qui pouvait bien lui valoir cette faveur ? La marâtre entra dans la cuisine, emplit la grande marmite avec l'eau de la jarre, puis bourra le fourneau de branches de pin séchées.

— Mère, pourquoi faites-vous chauffer de l'eau ?

— Je vais t'emmener voir un rite chaman.

— Moi ?

Sans en dire plus, la mère Paingdok versa l'eau chaude dans un bac, puis appela Chong.

— Viens te laver les cheveux et faire ta toilette.

Chong, hésitante, était demeurée sur le pas de porte de la cuisine. Mais sa belle-mère la saisit brusquement par le poignet.

— Si tu ne veux pas que les mauvais esprits t'attirent, il faut que tu sois propre.

Chong résistait, secouait les épaules tout en serrant les bras contre sa poitrine. La mère Paingdok lui tordit les doigts, dénoua ses bras et finit par avoir raison de sa veste comme des nœuds de sa jupe. Elle l'obligea à baisser la tête pour défaire sa tresse et lui laver les cheveux. Elle lui versa des seaux d'eau sur les épaules et le dos. Elle la frota avec une bonne savonnette aux haricots rouges sortie d'on ne sait où.

— Que ta peau est douce ! lui dit-elle.

C'était la première fois qu'elle lui adressait une parole gentille.

Après l'avoir séchée avec une serviette, elle poussa la jeune fille dans sa chambre :

— On va aller voir quelqu'un d'important. Habille-toi avec des vêtements neufs.

Chong sortit de son armoire un ensemble – veste jaune et jupe rouge – que Madame Shang, sa patronne, lui avait offert l'année précédente pour la fête de la

pleine lune et qu'elle avait conservé précieusement sans jamais le porter. Elle sortit également une paire de chaussettes à bout relevé. En tirant ses sous-vêtements de l'armoire, elle mit la main sur un *norigæ*, petite broche d'argent avec des pendentifs destinée à agrémente le boléro. Elle fut prise d'une émotion violente, ses larmes s'écrasèrent sur le sol de la chambre. Elle hésita un moment, caressant de la main ce précieux bijou qui représentait un couple de canards sauvages, puis elle l'attacha aux rubans de son sous-vêtement.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? Sors vite de là !

Impatiente, la mère Paingdok tira la porte. Elle découvrit Chong debout au milieu de la chambre, dans ses plus beaux atours. Elle dut la trouver splendide car elle l'examina de haut en bas en faisant de tout petits yeux. « Tu pourrais te marier, se dit-elle, mais... se marier n'est pas une si grande affaire ! C'est d'ailleurs ce qui va t'arriver, en quelque sorte... »

Chong se laissa conduire par la marâtre. Le chemin qu'elles parcoururent ensemble devint pour elle celui qui la sépara à jamais de son village natal. Elles parvinrent à une maison, au fond d'une ruelle qui donnait sur la place du marché. Habitait là une autre sorcière qui, comme la mère Paingdok, arborait le drapeau des chamans patentées.

— Tu attendras ici. Ton père et moi, nous allons chercher cet important monsieur.

Laissant Chong dans une chambre, elle partit sans même se retourner.

La chaman de céans ainsi qu'un homme que la jeune fille n'avait jamais vu, firent deux ou trois brèves interruptions pour jeter des coups d'œil sur elle.

Bientôt, on la fit monter sur une chaise à porteurs, laquelle s'ébranla pour une destination inconnue.

Devant et derrière, des costauds soutenaient sur leurs épaules la chaise solidement amarrée par une corde. Le véhicule tanguait, Chong eut vite mal au cœur ; elle vomit dans un vase en porcelaine bleue qu'on avait placé devant ses genoux, et reposa doucement le couvercle. De temps en temps elle entendait ce que les hommes disaient et les répliques des femmes.

Vers la tombée du jour, ils arrivèrent au port. Après avoir déposé Chong dans la chambre d'une gargote, les porteurs disparurent. Bien que la porte fût fermée, Chong entendait la respiration puissante des chevaux et des mules, le tintement de leurs grelots et les rires en cascade des hommes ; elle sentait l'odeur de poisson qui régnait là, à la fois forte et alléchante.

La chaman avait suivi le cortège jusque-là ; elle s'introduisit dans la chambre et s'assit devant la jeune fille.

— Écoute-moi bien. Tu sais qu'à cause de son infirmité, ton père n'a pas la vie facile. Madame Paingdok essaie tant bien que mal de s'occuper de lui, mais quand on est chaman dans un petit village, on gagne trois fois rien : elle est loin de pouvoir rapporter de grands sacs de riz à la maison. Elle parvient parfois à obtenir un peu de riz refroidi, celui que les gens donnent en offrande à la cérémonie. Avec ça, ils réussissent tout juste à ne pas mourir de faim. C'est pourquoi ta mère et moi avons décidé de te marier au Grand Pays de Chine.

Chong fut si surprise qu'elle en resta muette. Elle tortillait entre ses doigts le ruban de son boléro, le mordillait en gardant les yeux baissés. Des larmes finirent par tomber, l'une après l'autre, sur le sol couvert d'un papier de riz à la propreté douteuse.

La porte s'ouvrit de nouveau et un marchand entra.

C'était un homme que la jeune fille pensait avoir aperçu au marché. La chaman lui céda sa place et s'installa derrière lui.

— Écoute-moi, dit l'homme à l'adresse de Chong. Je suis un marchand qui fait la navette entre ici et Nankin en Chine. Jadis, les marchands chinois achetaient des jeunes filles de quinze ans pour les offrir en sacrifice au roi de la mer, cela afin d'obtenir qu'il les protège et leur évite de sombrer dans les tempêtes. À notre époque, les mœurs ont changé, on ne sacrifie plus les vies humaines. On fait quand même un *kut*, mais pour la forme. Et puis, une fois le bateau parvenu à bon port, la jeune fille qu'on a embarquée est donnée en mariage à un riche Chinois. Les marchands de Nankin ont collecté trois cents *nyang* qu'ils ont déjà remis à ton père. Sois donc obéissante, laisse-toi conduire comme nous te le demanderons.

La cérémonie chaman eut lieu le lendemain à l'aube. Parée d'un vêtement blanc, les joues et le front soigneusement fardés et maquillés, Chong marcha derrière le drapeau aux cinq couleurs, escortée par les matelots et les marchands. Tous montèrent à bord d'une barque coréenne à un mât, laquelle se dirigea vers une jonque chinoise au mouillage à bonne distance du port. La taille de ce bâtiment était imposante : on aurait dit plusieurs maisons à toit de tuiles flottant sur l'eau. Les voiles – il y en avait plusieurs à la poupe et au milieu du pont – n'étaient pas hissées. On installa Chong sur une planche en forme de promontoire à l'avant de la barque. Tous ceux qui étaient montés à bord, les marchands, les matelots et la chaman, entonnèrent la complainte des marins.

*Pauvres marins, pauvres marins !  
Nous voguons dans des cercueils.  
Le riz que nous mangeons,  
C'est celui qu'on offre aux morts ;  
Les vêtements que nous portons  
Sont découpés dans du linceul.  
Voyez la vie que nous menons !  
Comment ne pas nous lamenter ?  
Poussons la barque à l'eau, poussons  
La barque sur la mer infinie.  
Ogeuyadiya a ha !  
Ogeuyadiya a ha !  
Les trésors qui circulent, a ha !  
Sur l'océan, au sud, au nord,  
Seront à nous, saisissons-les, a ha !  
Tous à l'ancre, levons l'ancre, a ha !  
Que le bateau s'élançe, a ha !  
Avec le vent en poupe, a ha !  
Tous aux voiles, hissons les voiles, a ha !  
Ogeuyadiya a ha !  
Ogeuyadiya a ha !*

Avec sa voile hissée à mi-hauteur, la barque s'approcha à la rame du haut vaisseau chinois. Elle en fit d'abord le tour, ce qui marquait le début du rite. Les incantations de la chaman, les gongs, les cymbales et les tambours, unissaient leurs éclats en une célébration tapageuse. Des pantins de chaume et des gourdes représentant les esprits malins furent transbordés, avec des offrandes, sur un simulacre de bateau qui fut mis à la mer. Suspendue au bout d'une corde, Chong fut à son tour descendue sur l'esquif de paille. Celui-ci ne sombra pas, mais l'eau s'infiltrait de toutes parts. La jeune fille sentait l'onde glacée lui recouvrir les jambes petit à petit.



Les tambours battaient de plus en plus vite, la chaman essoufflée clamait :

*Roi de la mer, entends nos ardentes prières !  
Que le mal déversé sur ce bateau  
Soit purifié par tes soins !  
Envoie un vent favorable jusqu'à mille lieues,  
Là où le navire quittera la mer de Corée  
Et entrera dans l'océan immense !  
Accueille cette jeune demoiselle en ton sein,  
Prends-la comme compagne, comme épouse,  
O ho ! accueille-la, elle est à toi !  
O ho ! Victoire ! tu l'as reçue en ton royaume !*

Le bateau de paille commença à couler. Chong avait beau frapper l'eau de ses deux mains, elle s'enfonçait. Elle aperçut les rayons du soleil au-dessus de sa tête et devina, sous ses pieds qu'elle agitait furieusement, les fonds marins aussi sombres qu'insondables. On tira sur la corde, et la tête de la jeune fille émergea. Elle suffoquait, tentait de reprendre son souffle. À peine eut-elle refait surface que la corde fut relâchée d'un coup, et la victime disparut de nouveau sous les flots. Avalant des gorgées d'eau de mer, elle aperçut une dame qui venait au-devant d'elle, et dont les manches, les pans de la jupe et les bandeaux flottaient gracieusement dans l'onde. Chong mobilisa ses dernières forces pour s'approcher d'elle.

— Maman, maman ! je suis là !

Après l'avoir immergée ainsi trois fois de suite, les matelots tirèrent franchement sur la corde pour hisser hors de l'eau la jeune fille. Elle avait perdu connaissance. Se félicitant du succès de la cérémonie, ils prirent Chong sur leurs épaules et la portèrent à bord de

l'énorme jonque chinoise tandis que la barque ramenait au port la chaman et sa suite.

Le rite avait eu lieu, tout s'était passé sous les meilleurs auspices, et Chong s'était endormie d'un sommeil paisible.

Au bruit que fit le cadenas qu'on déverrouillait, Chong se réveilla en sursaut et s'assit le dos au mur. Quelqu'un poussa la porte et entra, mais, à cause du soleil qui inondait la cabine, elle n'aperçut qu'une silhouette noire à contre-jour.

— As-tu bien dormi ? Viens, suis-moi !

Elle reconnut l'homme à sa voix. Dehors, le bateau ne semblait plus fouetté par le vent. Les monceaux de nuages laissaient voir des pans entiers de ciel bleu. Respirant l'odeur marine, elle eut le sentiment que la chance allait désormais lui sourire. Partout, sur le pont, les matelots étaient à l'œuvre. Le marchand coréen la poussa dans la grande salle où la veille avait eu lieu la cérémonie. Installés autour d'une longue table, trois hommes buvaient du thé. Vêtu d'une chemise à manches étroites et d'un gilet, une petite houppe de soie ornant son bonnet, le pilote avait pris place d'un côté. Les deux autres, en face de lui, étaient des marchands chinois. L'un d'eux arborait une longue tresse qui descendait de dessous son calot gris. Il avait une barbe grisonnante et portait un manteau de soie à longues manches, ce qui le vieillissait un peu. L'autre, barbe courte, veste noire sur un pantalon léger, était celui-là même que Chong avait aperçu à la gargote du port. Lorsque Chong et son chaperon entrèrent dans la salle, tous se turent pour se retourner.

— Fais vite une révérence devant ces Messieurs, ordonna le marchand coréen.

Spontanément, Chong fléchit les genoux et s'apprêtait à faire une profonde révérence quand le marchand la retint par l'épaule :

— Ce n'est pas la peine, une petite courbette suffira. Les Chinois qui les observaient se mirent à rire.

— Eh bien, dit le capitaine au plus vieux des marchands, le trésor de votre cargaison, cette fois, ce n'est pas le ginseng, c'est cette gamine !

Le jeune marchand intervint avant son aîné :

— C'est une commande spéciale de Nankin. On va essayer d'en tirer le maximum.

Le vieux marchand chinois adressa un sourire à Chong :

— Tu as l'air d'une fille douce et gentille. Puisque la cérémonie pour le roi de la mer a eu lieu, il va falloir te donner un nouveau nom.

Le Coréen se récria :

— C'est à vous que revient ce soin.

— Ah bon ! Comment allons-nous donc l'appeler ?

Approchant la tasse de thé de ses lèvres, le vieux réfléchit, puis, secouant la tête :

— Appelons-la Lenhwa, « fleur de lotus » !

Le capitaine reprit avec un large sourire :

— Lotus rouge ou lotus blanc ? C'est qu'ils sont très différents, déjà au regard !

— Les deux ! Appelons-la Lenhwa tout court. Enregistrez-la sous ce nom sur la liste des marchandises transportées, dit-il au pilote.

Tout le monde acquiesça d'un signe de tête. Chong ne comprenait pas pourquoi ils riaient ni de quoi ils parlaient au juste, mais elle se rendait bien compte qu'elle était au cœur de leur conversation. Comme c'était la première fois qu'elle restait debout devant une assemblée d'hommes, et bien qu'ils eussent tous

largement l'âge de son père, elle sentit une rougeur lui monter aux joues.

— Nous allons prendre congé de vous, dit le marchand coréen.

D'un geste de la main, le vieux Chinois lui fit comprendre qu'ils pouvaient se retirer.

— Très bien, occupez-vous de la gamine.

Du regard, l'homme signifia à Chong qu'il convenait maintenant de saluer l'assemblée et de quitter les lieux.

— Viens par là, suis-moi.

Il la précéda dans la coursive et l'introduisit dans une grande cabine où, assis autour d'une table de planches, des hommes étaient en train de manger. Ce qui semblait être la cuisine du bord était encombré de réchauds, de casseroles, de grands seaux d'eau et bien d'autres ustensiles. La plupart des convives étaient des Chinois, mais elle repéra deux Coréens à leur coiffure : l'un d'eux protégeait son chignon sous une sorte de capuche, l'autre sous un grossier chapeau de bambou. Bien qu'ils fussent déjà très serrés, ce dernier lui ménagea une petite place et l'invita à venir s'installer à côté de lui :

— Assieds-toi ici.

Le Coréen qui avait amené Chong précisa :

— Elle s'appelle Lenhwa. Elle ne se sent pas très bien, elle a mal au cœur, il faudrait lui donner un peu de bouillie de riz.

Il montra à Chong la place qu'on lui attribuait en la poussant légèrement dans le dos. Une fois assise, elle constata que son chaperon était déjà parti. La disparition de ce visage qui lui était devenu un peu familier accrut sa solitude. Les hommes autour d'elle piochaient avec de longues baguettes dans les plats disposés sur la table tout en tenant leur bol de riz de l'autre main. Mais ils allaient si vite que Chong attendait encore sa soupe

quand deux Chinois, leur repas fini, quittèrent la table et que trois autres vinrent s'attabler. L'homme au chapeau de bambou s'adressa à Chong :

— Je m'appelle Matéo. Je t'ai aperçue dans la gargote de Jangyeon.

Chong se sentit rassurée en compagnie de ce monsieur à l'air gentil qui portait une barbe sur son menton pointu. Elle osa lui poser une question :

— Votre nom, on vous l'a donné, à vous aussi, dans ce bateau ?

— Non, mon nom, c'est Notre Seigneur qui me l'a donné.

Que voulait-il dire par là ? Mystère. Mais elle n'insista pas. Le cuisinier apporta un bol de bouillie et des légumes en précisant d'une voix sonore quelque chose qu'elle ne comprit pas. Matéo traduisit :

— Si tu veux, tu peux en redemander.

Chong s'inclina en signe de remerciement. Elle restait hésitante, se demandant comment procéder, sans cuiller, pour ingurgiter sa bouillie. Elle n'avait à sa disposition que des baguettes. Finalement, après avoir remué le brouet du bout de celles-ci, elle but à même le bol, lentement, à petites gorgées. En sortant de la cantine, Matéo dit à l'autre Coréen à chignon :

— Je m'occupe d'elle, tu peux reprendre ton travail.

— C'est toi, alors, qui la ramènera dans sa cabine.

Chong à sa suite, Matéo se dirigea vers l'avant du bateau, puis tourna dans un couloir plus large. Il y avait là un escalier qui menait aux cales. Une fois tout en bas, ils débouchèrent sur un grand espace cloisonné dont le plafond était équipé de poulies et de cordes comme on en voit au-dessus des puits. Dans chaque compartiment s'entassaient des caisses rangées avec soin.

— Regarde là-haut. Au-dessus de nos têtes, c'est le

pont avant du bateau, on peut y accéder par cette trappe. C'est par là qu'on charge la cargaison. Il y a en tout quatre niveaux. Tout en haut, se trouvent les grands greniers, puis il y a le pont et les cabines pour l'équipage, ici c'est la cale pour les marchandises, et encore en dessous c'est la soute des vivres.

Ils descendirent à l'étage inférieur. Il y avait là quantité de baquets de bois où étaient plantés des poireaux et divers légumes. Ici, on nourrissait des coqs, des poules et des canards ; là, trois ou quatre moutons ainsi que deux cochons. Le chant du coq qu'elle avait entendu la nuit précédente, elle comprit maintenant sa provenance. Et puis, il y avait une grande quantité de fûts carrés avec un bouchon de bois. Aussi, d'énormes barriques et des gourdes de toutes les tailles.

— En mer, l'eau potable est précieuse. C'est là qu'on la conserve, c'est là qu'on vient en puiser. Nous, on se lave la figure et les dents avec de l'eau de mer, on la prend avec une gourde qu'on laisse descendre au bout d'un filin, mais toi, tu viendras faire ta toilette ici.

Matéo ôta un bouchon et l'eau coula. Chong la recueillit dans un baquet, elle se lava les mains et le visage, se frotta les dents. Quand elle releva son visage ruisselant, Matéo sortit un mouchoir de coton de sa manche.

— Garde-le, j'en ai d'autres dans mon bagage.

Après s'être essuyé la figure, elle n'osa pas le rendre ; elle hésita avant de remercier l'homme, gauchement.

Dans un coin de la cale se trouvaient rangés les outils et les vivres nécessaires à la bonne marche de la navigation. Après avoir visité tous les recoins du bâtiment, elle regagna le pont supérieur escortée de Matéo. Le vent gonflait généreusement les trois voiles, la jonque fendait les flots, se dressait sur les vagues, plongeait dans les creux. Chong scruta au loin, appuyée contre le

bastingage. À l'horizon, on apercevait deux ou trois crêtes pointues qui semblaient de petites îles. Matéo regardait aussi, accoudé près de Chong.

— Ces îles là-bas... ça signifie qu'on arrivera en Chine demain à l'aube.

Puis il ajouta comme s'il se parlait à lui-même :

— Quand j'ai pris le bateau l'hiver dernier, il y avait trois petites Coréennes comme toi.

— Où les a-t-on emmenées ?

Matéo porta les doigts de sa main droite à son front, à sa poitrine, à son épaule gauche et à la droite, puis il joignit les paumes ; baissant la tête, il ferma les yeux. Chong, bien qu'elle ne connût pas le signe de la croix, garda le silence.

— Tu verras, la Chine est un très grand pays, il y a beaucoup de gens, il y a des marchés partout. En allant vers l'ouest, il paraît qu'il y a encore d'autres pays. Quoi qu'il t'arrive, si tu accueilles le Seigneur, tu trouveras toujours le bon chemin.

Matéo lui apprit ensuite à prier le Seigneur, mais ce n'était pas très différent de ce qu'elle faisait dans son pays natal devant un bol d'eau, dans la cour, à l'abri de la haie de sorgho.

Le lendemain, au point du jour, des montagnes semblaient flotter dans le lointain au-dessus d'une brume épaisse. Des mâts, petits et grands, apparaissaient ici et là. Tout à coup, un grand navire surgit et devança leur embarcation. La voilure du bâtiment, composée de plusieurs parties, se déployait, largement ouverte, comme un oiseau en plein vol ; ses bords étaient percés de dizaines de meurtrières où pointaient des canons. À la proue se dressait la statue d'une déesse. Des drapeaux multicolores flottaient au sommet du mât principal. On affirma, autour de Chong, qu'il s'agissait d'un

navire venu d'Occident, mais cela ne lui disait rien.

Bien que la côte eût paru toute proche, ce n'est qu'en début d'après-midi que leur bateau vint mouiller dans l'estuaire du Yangzi, non loin de Shanghai, devant un village de pêcheurs. Un chaland manœuvré par plusieurs rameurs s'approcha, on y transborda des marchandises, puis la jonque continua de remonter le fleuve. Elle atteignit Jinjiang à la tombée du jour. Vers l'amont, là où le fleuve dessinait une vaste courbe en croissant de lune, on apercevait un grand bourg. Le bâtiment ne put joindre le débarcadère matérialisé par une structure de pierres et de rondins, et dut rester au mouillage à distance, toutes voiles affalées. D'épaisses volutes de fumée s'échappaient des habitations où l'on préparait activement le dîner. On avait l'impression de se trouver au fond brumeux d'un val. Nombreuses étaient les embarcations amarrées là, jonques et sampans, qui se laissaient bercer au gré des flots. Il était si large, ce fleuve, qu'il invitait la mer, aurait-on dit, à pénétrer loin à l'intérieur des terres. La montagne en face semblait se dresser loin du rivage. Des mouettes innombrables voligeaient au-dessus de l'estuaire.

Une partie des passagers, dont les marchands coréens, descendirent à Jinjiang. Des marchandises furent déchargées. Chong dut passer la nuit à bord. Le lendemain, très tôt, la jonque appareilla pour Nankin qu'elle n'atteignit qu'à la tombée du jour. Les marchands chinois rencontrés à bord la traitèrent gentiment : ils lui réservèrent une chambre agréable à l'auberge fréquentée par les commerçants circulant sur le fleuve. Une domestique mise à sa disposition lui apporta du thé et un repas. Une fois couchée, elle eut l'impression qu'elle continuait de naviguer sur les flots. Même si son inquiétude n'était pas vraiment dissipée, elle dormit



profondément pour la première fois depuis son départ.

L'auberge était située sur une colline qui surplombait le fleuve. Après l'alignement des entrepôts du port, le long d'une route, on distinguait un chapelet de restaurants, de bars et de magasins. Puis le chemin gravissait la colline où se regroupaient maisons d'habitation et auberges.

Dans la chambre de Chong, il y avait une table, deux chaises en bois, un lit à courtines. Une peinture décorait un mur ; elle représentait une beauté jouant de l'*erhu*, le violon chinois à deux cordes. Quand on poussait la fenêtre aveuglée par un rideau, on découvrait une courette et l'aile extérieure de l'auberge. L'autre fenêtre à côté du lit donnait sur le toit de la maison voisine et, au-delà, sur la vallée du fleuve où la jonque qui avait amené Chong était au mouillage, à côté d'autres embarcations à voile amarrées les unes aux autres.

Un palanquin arriva à la fin du déjeuner. Un marchand que Chong avait déjà vu sur le bateau – d'âge moyen, il portait une chemise à manches étroites sous une veste – traversa la cour accompagné de la jeune servante. Ouvrant la porte de la chambre, il s'adressa à Chong en chinois :

— Lenhwa, il faut qu'on y aille.

Elle comprit ce qu'il voulait dire au vu de ses gestes. Après un dernier coup d'œil sur la chambre, elle sortit, les mains aussi vides qu'à son arrivée. Parvenue à l'aile principale de l'auberge, des odeurs de cuisine lui chatouillèrent les narines. En même temps, elle eut la surprise d'entendre des oiseaux. Des hommes attablés buvaient du thé. Au-dessus d'eux, plusieurs cages étaient suspendues aux fenêtres par des crochets. Il y avait des oiseaux rouges à ailes bleues, d'autres blancs à bec rouge, d'autres encore jaunes avec une houpette.

Ils chantaient tous d'une voix différente. Chong fut poussée derrière un paravent. Elle revit le vieux marchand et deux autres commerçants en compagnie d'un vieillard en pardessus. Tous la dévisagèrent longuement, échangèrent entre eux quelques propos, puis le plus âgé lui fit signe de le suivre. Elle monta alors dans la voiture à bras posée devant l'auberge. Quand le vieil homme eut rabattu le rideau, le palanquin se mit à tanguer au rythme de la marche des porteurs.